

CORPVS
CHRISTIANORVM

LINGVA PATRVM

V

BREPOLS



TURNHOUT



TIRÉ À PART — OFFPRINT

BREPOLS

Van Acker, Marieke/Van Deyck, Rika/Van Uytvanghe,
Marc (Hrsg.) (2008): Latin écrit - Roman oral ?
De la dichotomisation à la continuité, Turnhout.

LE LATIN – UNE LANGUE PAS TOUT À FAIT COMME LES AUTRES? LE PROBLÈME DE LA DIGLOSSIE EN GAULE SEPTENTRIONALE

Peter KOCH
(Tübingen)

Le latin a-t-il été une langue comme les autres? C'est par rapport au problème de la variation linguistique que nous nous posons cette question. Si l'on parcourt l'histoire de la langue latine, il semble qu'elle traverse une période critique à partir de l'Antiquité tardive ou du début du Moyen Âge au plus tard, où les tensions entre le latin parlé et le latin écrit augmentent (cf. PULGRAM 1950). On s'est parfois servi de la notion de « diglossie », proposée par Ferguson (1959), pour décrire cet état de choses, comme le suggère, entre autres, la citation suivante :

Cette description [i.e. diglossique selon Ferguson] correspond p.ex. à la Romania du début du VII^e siècle. Le latin et le roman, qui ne sont pas encore considérés comme langues distinctes, mais comme variétés d'une même langue [...], se partagent l'ensemble des fonctions communicatives: le latin est la langue de la littérature écrite, de l'Église, des sciences, des relations internationales; elle possède une grammaire élaborée (et écrite), est transmise par l'école et porteuse d'une longue tradition: le roman représente pour ainsi dire la variété maternelle et populaire, informelle, vernaculaire, employée par la majorité de la population dans les interactions quotidiennes (LÜDTKE 1990, 308).

Une telle analyse a été mise en question notamment par Michel Banniard (1992) qui considère la notion fergusonienne de diglossie comme profondément inadéquate pour rendre compte de la situation et – surtout – de l'évolution du diasystème latin. Même un auteur comme Helmut Lüdtke, qui autrefois parlait de « diglossie » dans ce contexte (cf. 1968, II, 78-86), n'emploie plus ce terme aujourd'hui (cf. LÜDTKE 2005).

Pour trancher cette question, il faut évidemment se pencher sur le problème de la variation linguistique en latin. Était-ce une langue comme toutes les autres en ce sens qu'elle était constituée, comme toute langue historique (cf. COSERIU 1988b, 47s.), d'un « diasystème » qui comportait les mêmes aspects de variation que l'on trouve dans toutes les langues historiques du monde? Son « profil » variationnel ne sortait-il pas de l'ordinaire? Cette situation a-t-elle persisté jusqu'à l'époque du latin tardif et médiéval?

1. VARIATION LINGUISTIQUE, IMMÉDIAT ET DISTANCE EN LATIN

1.1. *Latin et variation linguistique*

Traditionnellement, on distingue trois dimensions de la variation linguistique, à savoir la diatopie (aspect géographique), la diastratie (aspect social) et la diaphasie (aspect stylistique; cf. COSERIU 1988a; NABRINGS 1981). Comme le note Halliday (1978, 35), les variétés diatopiques et diastratiques se définissent en fonction de l'*usager* (« according to the user »): elles dépendent de l'origine géographique et sociale du locuteur) tandis que les variétés diaphasiques se définissent en fonction de l'*usage* (« according to the use »): c'est le locuteur lui-même qui décide de la variation).

La linguistique latine, elle, a hésité à adopter cette conceptualisation de la variation. Les réflexions de la linguistique romane, de son côté, ont toujours été centrées sur la « dérive » du soi-disant latin vulgaire, tout en admettant, de nos jours, que ce latin vulgaire était, à son tour, soumis à des variations internes (cf. COSERIU 1978, 269-274; KIESLER 2006, 8-11).

C'est à Michel Banniard (1992, 41s.; 1997, 20s.) que revient le mérite d'avoir proposé, pour la première fois, une conceptualisation systématique de quelques dimensions fondamentales de l'espace variationnel de la langue latine:

I. LATIN PARLÉ	
A. <i>Latin parlé cultivé</i>	B. <i>Latin parlé populaire</i>
1. Oratoire (discours)	1. Soutenu (communication verticale)
2. Soutenu (vie officielle)	2. Familier (vie privée)
3. Familier (vie privée)	3. Relâché (idiolectes)
4. Relâché (idiolectes)	
II. LATIN ÉCRIT	
<i>Latin écrit = latin cultivé</i>	
1. Oratoire (discours, philosophie)	
2. Soutenu (administration officielle)	
3. Familier (correspondance, traités, techniques)	
4. Relâché: a) par imitation de B2 et B3	
	b) écriture de demi-lettrés (graffiti, papyri, inscriptions)

TABLEAU 1: Modèle variationnel de la langue latine d'après Banniard

Ajoutons tout de suite que Banniard est bien conscient du fait que l'espace variationnel du latin comportait aussi une dimension diatopique à la suite de son expansion géopolitique (cf. 1997, 23), dimension qui est, cependant, moins pertinente pour le rapport entre les milieux lettrés et illettrés (auquel nous reviendrons dans la section 3.). Il suffit pour l'instant de dire que la modélisation de la variation linguistique proposée dans le Tableau 1 donne au latin l'allure d'une langue historique ne sortant pas de l'ordinaire. Notons toutefois que le statut des notions de « parlé » et d'« écrit » dans cette modélisation reste à éclairer (v. 1.4.).

Plus récemment, on a essayé d'ajouter la dimension diatopique à la description globale de l'espace variationnel du latin (cf. MÜLLER 2001, 261-286) et, qui plus est, d'y intégrer, de manière systématique une quatrième dimension de la variation linguistique, à savoir la « diamésie », ou en d'autres termes l'oralité – le « parlé » – et la scripturalité – l'« écrit » – (cf. MÜLLER-LANCÉ 2006, 45-59; MOLINELLI 2006). Cette dernière linguiste s'inspire en premier lieu d'une conceptualisation de l'espace variationnel de l'italien moderne telle qu'elle a été proposée par Berruto (1993).

1.2. *Oralité et scripturalité, immédiat et distance*

Pour conférer à l'aspect « diamésique » sa portée pleinement variationnelle, il est indispensable d'introduire une distinction fondamentale: dans une perspective théorique, l'aspect de la réalisation *médiale* d'un énoncé (« oral/parlé » = « phonique » vs. « écrit » = « graphique ») s'oppose à l'aspect *conceptionnel*, qui concerne l'organisation du discours, la planification syntaxique, le choix des variantes linguistiques, etc. (cf. SÖLL 1985, 17-25).

Du point de vue de la linguistique variationnelle, il n'y a évidemment que la définition conceptionnelle de l'oralité et de la scripturalité qui soit pertinente puisque les problèmes du « transcodage » médial dépendent du système d'écriture choisi et non pas de la nature des variétés impliquées. Pour éviter toute confusion avec l'aspect médial, il convient d'éviter le terme de « diamésie » (← gr.anc. *méson* « moyen » ~ lat. *medium*) et de remplacer, sous l'aspect conceptionnel, le terme de « parlé » par celui d'« immédiat communicatif » et le terme d'« écrit » par celui de « distance communicative » (cf. KOCH / OESTERREICHER 1990, 8-12; 2001, 584-587; 2007, 25-35). Le continuum conceptionnel qui s'étend entre « immédiat » et « distance » se définit par une série de paramètres *pragmatiques* correspondant à des conditions communicatives bipolaires telles que « privé – public », « émotionnel – non-émotionnel », « face à face – séparation », « dialogue – monologue », « spontanéité – préparation », etc. Il s'agit évidemment d'une variation en fonction de l'usage (cf. 1.1.). Pour mieux saisir les possibilités d'interaction entre les options conceptionnelles (et pragmatiques) et les options médiales, l'on peut représenter l'« espace pragmatico-médial » comme dans la Figure 1.

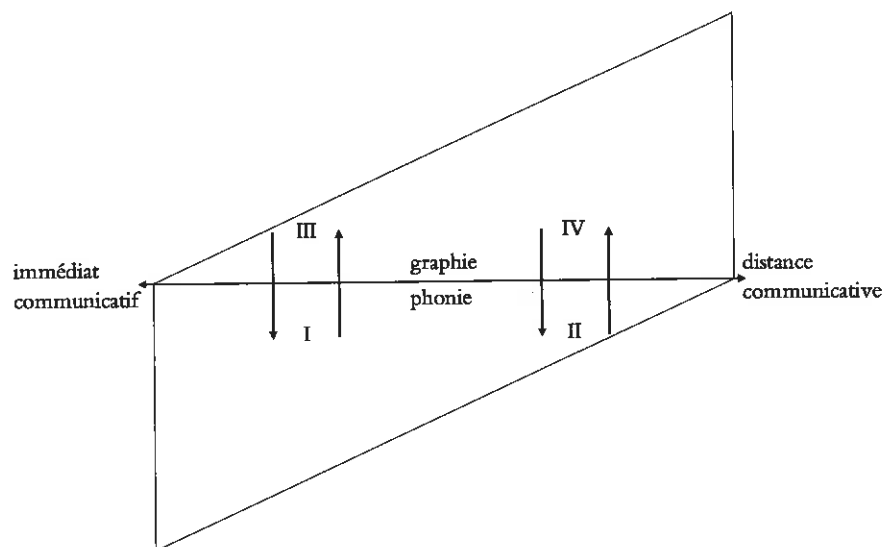


FIGURE 1: Réalisation médiale et conception

Ce schéma met clairement en valeur les affinités pragmatico-médiales qui existent entre l'immédiat et la réalisation phonique d'une part (= I; p.ex. dans la conversation quotidienne spontanée) et entre la distance et la réalisation graphique d'autre part (= IV; p.ex. dans un texte de loi). Mais les autres combinaisons pragmatico-médiales possibles ne sont pas pour autant dépourvues d'intérêt. La forme communicative nouvelle du chat électronique, p.ex., correspondrait à l'immédiat graphique (= III) et la communication scientifique, p.ex., à la distance phonique (= II). Notons encore que l'on peut appeler « passage au graphique » les processus représentés par les flèches I → III et II → IV (p.ex. la dictée) et « passage au phonique » les processus représentés par les flèches IV → II et – ce qui est plus rare – III → I (p.ex. la lecture à haute voix). Pour « passage au phonique », nous dirons, dans ce qui suit, « graphophonie » (d'après LÜDTKE 2005, 579, 624s.). Comme nous le verrons, c'est justement dans le cadre de l'histoire de la langue que les options pragmatico-médiales méritent notre intérêt. Même si les problèmes du transcodage médial ne concernent pas directement la nature des variétés impliquées, comme nous l'avons souligné plus haut, leur interaction avec les options pragmatiques entre l'immédiat et la distance est hautement pertinente pour l'histoire de la langue (cf. 2.1., 3.1., 3.4.).

Du point de vue de l'histoire de la langue, il faut souligner que le continuum immédiat-distance est universel et que, par là-même, toute langue – à chaque moment de son histoire – se trouve amenée à organiser, à sa manière, l'espace pragmatico-médial qui s'étend entre l'immédiat phonique et la distance graphique. Ce modèle est donc, par définition, également applicable à la langue latine à travers son histoire tout entière.

1.3. Un modèle intégré de la variation linguistique

Quel est maintenant le rapport exact entre la dimension conceptionnelle immédiat-distance et les trois autres dimensions de l'espace variationnel dont nous étions partis? Il s'est avéré que l'aspect conceptionnel constitue même, en dernière analyse, le vrai cœur du problème de la variation linguistique (cf., pour plus de détail, OESTERREICHER 1988, 370-378; KOCH 1999). Cette vue des choses suggère un modèle qui englobe les quatre dimensions variationnelles et permet de situer la diatopie, la diastratie et la diaphasie par rapport aux pôles de l'immédiat et de la distance:

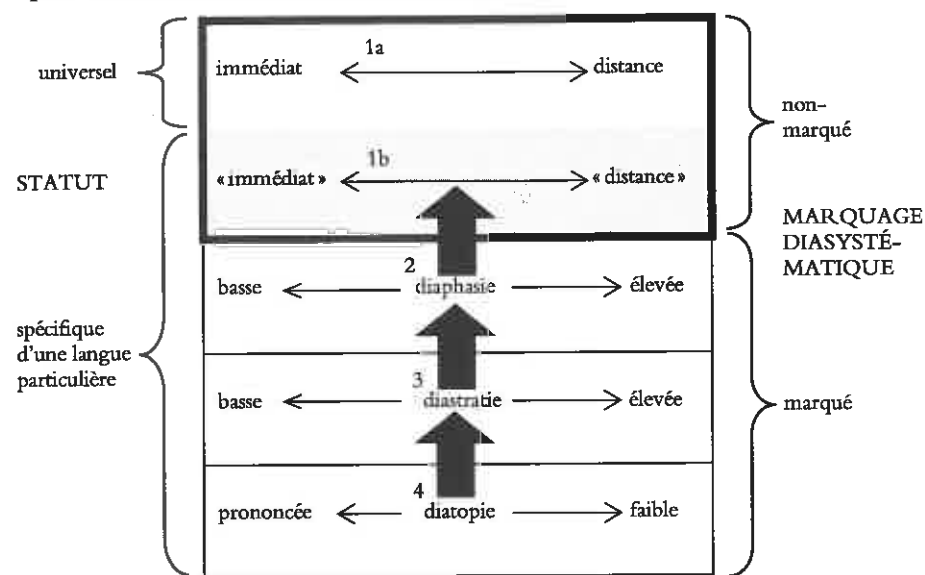


FIGURE 2: Espace variationnel à quatre dimensions
(cf. OESTERREICHER 1988, 377; KOCH / OESTERREICHER 1990, 13-16;
2001, 604-608; 2007, 35-42)

Ce schéma implique (a) que les trois dimensions « dia- » sont ordonnées entre elles selon une logique non arbitraire, (b) que chacune des quatre dimensions variationnelles constitue, à elle seule, un continuum défini selon des critères internes, (c) que ces quatre continums sont coordonnés par des affinités dirigées. Quant à (a), l'on peut concevoir le rapport entre les trois dimensions « dia- » comme une série d'implications bien précises: un élément de la dimension diatopique (zone 4) peut fonctionner, de manière secondaire, dans la dimension diastratique (zone 3), et non pas vice versa; de même, un élément de la dimension diastratique peut passer à la dimension diaphasique (zone 2), et non pas vice versa; etc. (cf. COSERIU 1988b, 50s.). En dernière analyse, cette « chaîne variationnelle » s'étend également à la dimension immédiat-distance (zone 1; cf. BERRUTO 1993, 11; KOCH / OES-

TERREICHER 1990, 14s.; 2001, 605s.). Pour ce qui est de (b), le continuum 4 est basé sur l'intensité du marquage diatopique (et non pas p.ex. sur l'extension géographique, certes, pertinente dans d'autres contextes); les continnum 3 et 2 sont basés sur une conceptualisation (métaphorique) verticale, très répandue, des couches sociales ou bien des registres; le continuum 1 correspond au continuum immédiat-distance même. En ce qui concerne (c), il s'agit d'affinités et non pas de relations d'identité. En ce sens, la Figure 2 reflète notre intuition selon laquelle les dialectes, le langage des couches sociales inférieures et les registres inférieures sont proches de l'«oralité» (sans bien entendu coïncider avec elle). Ces affinités nous autorisent à parler du «domaine de l'immédiat» en nous référant à la partie gauche du schéma tout entier tant que des précisions ultérieures ne sont pas nécessaires (et de même pour le «domaine de la distance» qui comprend toute la partie de droite du schéma; il est évident que la norme – prescriptive – de la distance est neutre du point de vue diatopique et se situe du côté des variétés diastratiques et diaphasiques élevées).

Quant aux phénomènes linguistiques de la variation, la dimension 1 a une particularité qu'elle ne partage pas avec les autres dimensions variationnelles confinées aux particularités d'une langue historique donnée: comme le continuum immédiat-distance est universel (ce que nous avons déjà constaté plus haut), certains phénomènes linguistiques qui traduisent ces traits généraux de l'«oralité»/de la «scripturalité» sont également universels: emploi fréquent des mots du discours, syntaxe décompactée, agrégative et provisoire, etc. (cf. KOCH / OESTERRICHER 1990, 50-126; 2001, 591-600; 2007, 70-184). C'est la zone 1a de la Figure 2 qui y correspond. Or, selon les langues, il existe aussi des phénomènes de l'immédiat vs. de la distance qui ne se trouvent que dans une langue historique particulière (p.ex., en français moderne, l'inexistence du passé simple dans le «parlé» et sa relative vitalité à l'«écrit»). Voilà ce que représente la zone 1b du schéma.

Il est important de bien distinguer les phénomènes appartenant à la zone 1b de ceux qui appartiennent à la zone 3: Les traits de la diastratie basse (3) ne se trouvent que chez les locuteurs des couches inférieures, les illettrés, etc.; les membres des couches supérieures et les lettrés les évitent à tout prix. Par contre, les traits particuliers du «parlé» (1b) se trouvent indifféremment chez tous les locuteurs, même chez les membres des couches supérieures et les lettrés, quand leur communication se déroule dans le domaine de l'immédiat (ce qui arrive constamment à tout le monde).

Si la zone 1a est universelle et ne réserve pas, au niveau des phénomènes linguistiques, de grandes surprises dans différentes langues historiques, les zones 1b-4 sont, au contraire, caractérisées par des divergences historiques considérables entre des langues différentes. C'est notamment le «rendement» et le profil interne de chacune des quatre dimensions qui peut varier énormément d'une langue à l'autre (cf. KOCH / OESTERRICHER, sous presse, 10).

1.4. La variation linguistique de la langue latine

Revenons maintenant à la variation linguistique du latin. Celui-ci a été une langue comme toutes les autres en ce sens qu'il faut, à coup sûr, modéliser son espace variationnel conformément à la Figure 2. Comme nous l'avons vu, il y avait une dimension diatopique (4). Banniard (v. Tableau 1) décrit le profil interne de la dimension diastratique (3) par l'opposition «populaire» vs. «cultivé» et le profil de la dimension diaphasique (2) par la gradation «relâché – familier – soutenu – oratoire»⁽¹⁾. Banniard introduit dans ce schéma la notion de «communication verticale» à laquelle il assigne une place (I.B.1.) au niveau populaire de la diastratie et au niveau soutenu de la diaphasie. Plus exactement, il entend par «communication verticale»

un acte de communication par lequel un locuteur s'adresse à un interlocuteur (ou à des auditeurs) d'un niveau culturel et linguistique nettement inférieur au sien. [Entre le IV^e et le IX^e siècle] il s'agit essentiellement de lettrés s'adressant à des illettrés. Les premiers ont reçu, d'une manière ou d'une autre, un enseignement qui leur a donné accès dès leur jeunesse à la tradition écrite et la langue qu'ils parlent tend à imiter les modèles que leur a légués celle-ci. Les seconds vivent une situation antithétique: ils n'ont eu accès qu'à la tradition orale populaire; ils ignorent le monde de la communication écrite; la langue qu'ils parlent relève d'un modèle spontané, étranger aux modèles précités (BANNIARD 1992, 38).

Nous aurons l'occasion d'y revenir dans 3.3.

En ce qui concerne l'oralité et la scripturalité, elles semblent être représentées dans le schéma de Banniard sous forme de l'opposition «parlé» (I.) vs. «écrit» (II.). Or, il faut tout de suite observer que ces deux termes ne correspondent, en fait, qu'aux notions médiales de «phonique» vs. «graphique», telles que nous les avons définies dans 1.2. Cela ressort directement du fait qu'une «écriture» familière et relâchée est prévue dans le schéma (notamment l'écriture des demi-lettrés: II.4.)⁽²⁾ aussi bien qu'un «parlé» oratoire et soutenu. «Parlé» et «écrit» ont donc un sens purement médial ici (= «phonique/graphique») qui ne s'oppose nullement à ses combinaisons – contrairement au sens conceptionnel (= «immédiat/distance») qui implique plutôt les affinités «immédiat» – «familier/relâché» d'une part et «distance» – «oratoire/soutenu» d'autre part). En principe, il faut donc, remplacer, dans le Tableau 1, «parlé» par «phonique» et «écrit» par «graphique».

(1) La notion d'«idiolecte» me paraît mal à propos insérée dans ce schéma parce que la linguistique variationnelle a pour objet des normes supra-individuelles et non pas individuelles.

(2) L'«écriture» familière et relâchée en latin correspond grosso modo aux «sources pour la connaissance du soi-disant latin vulgaire» (comme les appelle Tagliavini 1972, 212), qui constituent, en dernière analyse, des textes latins de l'immédiat graphique (Figure 1: III): cf. TAGLIAVINI 1972, 212-220; OESTERRICHER 1995; KOCH 2003, 106-113; pour la question du latin «vulgaire», v. n. 3). /ée

La dimension conceptionnelle du latin (= 1 dans la Figure 2) reste donc en grande partie à modeler (cf. la discussion dans MÜLLER-LANCÉ 2006, 55-58, et MOLINELLI 2006). Inutile de dire que le latin possédait nécessairement des phénomènes linguistiques qui correspondaient à la zone universelle (1a; cf. KOCH 1995). Le présent article est consacré à la question de savoir ce qu'il en a été de la zone particulièrement 1b et, surtout, comment elle a évolué à travers les siècles ⁽³⁾. Dans ce qui suit, nous nous bornerons à la situation de la Gaule septentrionale.

2. LA NOTION DE « DIGLOSSIE »

Le problème de la « diglossie » qui a été soulevé au début concerne le profil de l'espace variationnel d'une langue donnée, en l'occurrence du latin. Cette notion exprime, en fait, que la langue en question est caractérisée par une scission profonde qui traverse son espace variationnel ou du moins une de ses dimensions (qui reste à préciser pour l'instant).

Pour ce qui est du latin, il y a, à vrai dire, deux applications du terme de diglossie qui sont en réalité incompatibles l'une avec l'autre. Mis à part les différences chronologiques plus fines, on peut identifier, d'une part, les approches qui situent la « diglossie » – pour ce qui est de la Gaule septentrionale – avant la Réforme carolingienne (LÜDTKE 1968, II, 85; BERSCHIN *et al.* 1978, 63; KOCH / OESTERREICHER 1990, 129s.; SELIG 1992, 7s; KOCH 1997, 228-231; VAN UYTFANGHE 1999; STEINBAUER 2003, 514) et, d'autre part, les approches qui la situent après (McKITTERICK 1989, 21; LODGE 1993, 94). Ferguson, qui évoque d'une manière plutôt évasive le Moyen Âge latino-roman (1959, 337), envisage probablement, lui aussi, la seconde interprétation.

2.1. Problèmes de la notion de « diglossie » d'après Ferguson

Revoyons donc brièvement les critères essentiels de la définition fergusonienne de la notion de « diglossie » (cf. FERGUSON 1959, 336):

Définition fergusonienne de « diglossie »

- ① On constate une *distanciation* ⁽⁴⁾ considérable entre la variété basse (*low variety* = L) et la variété haute (*high variety* = H).

⁽³⁾ En ce qui concerne le terme de « latin vulgaire », il est certainement raisonnable, de nos jours, de le considérer comme une étiquette purement conventionnelle qui désigne non pas une variété diastratique (basse), mais, au fond, rien d'autre qu'un ensemble de variétés « parlées », c.-à-d. appartenant au domaine de l'immédiat sans pour autant négliger leur variation (diatopique, diastratique et diaphasique) interne (cf. COSERIU 1978, 269-274; KOCH / OESTERREICHER 1990, 129s.; 2007, 189s.; sous presse, 2.1.; SELIG 1992, 2-14; HERMAN 1996, 50s.; MOLINELLI 2006, 467-469 et n. 15; MÜLLER-LANCÉ 2006, 58s.). Si KIESLER (2006, 10s.) rejette l'équation « latin vulgaire » = « latin parlé », il oublie que dans un contexte variationnel, « parlé » équivaut à « appartenant à la distance » et non pas à « phonique ».

⁽⁴⁾ Je parle ici de « distanciation » (tout à fait dans le sens de KLOSS 1978, 24s., 63ss.: cf. aussi MULJAČIĆ 1986) pour éviter toute confusion avec le terme de « distance communicative » introduit dans la section 1.

- ② L et H constituent des *variétés* d'une même langue.
 ③ Il y a une *complémentarité fonctionnelle* stricte entre la variété L et la variété H.
 ④ L'acquisition de la variété L s'effectue exclusivement par voie naturelle, celle de la variété H exclusivement par voie institutionnelle.
 ⑤ Il n'y a que la variété H qui soit fortement *standardisée*.
 ⑥ La variété H est plus *prestigieuse* que la variété L.
 ⑦ Ferguson insiste sur la *stabilité* de la situation linguistique de diglossie.

La complémentarité fonctionnelle entre L et H (③) peut théoriquement s'organiser de manières diverses. On pensera en premier lieu à une complémentarité diastratique opposant les variétés des couches sociales inférieures à celles des couches supérieures. Or, les exemples de types de communication L vs. H dont se sert Ferguson (1959, 329) montrent qu'il s'agit plutôt d'une opposition « oralité vs. scripturalité » – dans un sens non pas médial, mais conceptionnel. Les variétés L sont « orales » en ce sens qu'elles appartiennent au domaine de l'immédiat tandis que la variété H est « scripturale » en tant que norme prescriptive de la distance ⁽⁵⁾. Les réalisations médiales n'y interviennent qu'à travers les affinités pragmatico-médiales représentées dans la Figure 1.

On peut dès lors trancher la question de la localisation chronologique d'une éventuelle diglossie. Étant donné que L et H constituent, pour Ferguson, des *variétés* d'une même langue (②), il est absolument impossible d'appliquer sa notion de diglossie à une période qui *suit* la Réforme carolingienne. Les mesures radicales et efficaces que comporte cette « restauration » linguistique aboutissent inévitablement à un éclatement de l'espace variationnel du latin (cf. LÜDTKE 1968, II, 78-88, 93-98; 2005, 630-654; WRIGHT 1982; BERSCHIN / BERSCHIN 1987, 15-19; KOCH, 2008, 298s.). Dès lors, en Gaule septentrionale, les formes linguistiques de l'immédiat et celles de la distance (dont la parenté linguistique réciproque n'est d'ailleurs jamais mise en doute) ne sont plus conçues comme formant un espace *variationnel* commun ⁽⁶⁾. Voilà ce qui explique pourquoi, dans la célèbre décision du concile de Tours (813), le verbe *transfere* s'applique, parallèlement, à la *rustica Romana lingua* aussi bien qu'à la [*rustica*] *Thiotisca [lingua]* (cf. BANNIARD 1992, 410-419, 500; LÜDTKE 2005, 642-644).

Il ne reste donc, pour une éventuelle « diglossie » fergusonienne, que la période qui *précède* la Réforme carolingienne. Mais la recherche est loin d'être unanime là-dessus.

Evidemment, l'approche de Wright (1982) s'avère tout à fait incompatible avec la notion de diglossie. En axant son interprétation sur le problème

⁽⁵⁾ Pour plus de détails, v. KOCH 1997, 226-228.

⁽⁶⁾ À partir de ce moment-là, le continuum immédiat-distance ne définit donc plus, en Gaule septentrionale, un espace *variationnel*, mais toujours un espace *communicatif* comprenant le latin et les idiomes gallo-romans (sur cette différence, v. OESTERREICHER 1990, 121; KOCH / OESTERREICHER 2001, 608s.).

– réel, il est vrai – de la graphophonie (v. 1.) du latin tardif (cf. aussi LÜDTKE 1968, II, 93-96; 2005, 616-618, 623-625). Wright cherche à montrer que les divergences à l'intérieur de cette langue se réduisent, pour l'essentiel (quoique non pas complètement), à l'écart entre la phonie innovatrice (continuellement «ajournée») et la graphie conservatrice du latin. D'après Wright, cette situation change, selon le cas, avec la Réforme carolingienne, en Gaule septentrionale, ou après le concile de Burgos, en Espagne, qui produisent, tout d'abord, une scission entre une graphophonie «latine» nouvelle (*ad litteram*) et la graphophonie «ajournée», désormais considérée comme «romane». Il s'effectue ensuite une séparation entre la graphie latine traditionnelle et une phonographie romane nouvelle. Berschin et Berschin (1987, 1-8) ont raison de reprocher à cette explication de porter à l'excès le côté médial du problème (dans le sens proposé par Söll: v. section 1.). On peut, en effet, montrer dans le détail que les exemplifications de Wright qui se basent sur des textes juridiques léonais négligent systématiquement le côté variationnel de la divergence entre «latin» et «(proto-)roman» (cf. MANCINI 2005, 142; ISING 2006) pour mettre l'accent sur le problème médial de la graphophonie. Dès que l'on tient suffisamment compte de l'aspect variationnel, il est du moins concevable d'interpréter les divergences en question en termes de diglossie fergusonienne et de les ramener à une opposition entre le latin de l'immédiat et le latin de la distance (puisqu'il nous a paru inévitable de donner un sens conceptionnel au critère de la complémentarité: ③).

Toutefois, Banniard, qui a été le premier à développer systématiquement l'idée d'un espace variationnel de la langue latine (sans pour autant négliger les problèmes médiaux de la graphophonie), rejette la notion de diglossie dans ce contexte parce que le modèle fergusonien, élaboré pour décrire des situations linguistiques en synchronie, ne lui paraît pas suffisamment flexible pour caractériser l'évolution variationnelle du latin à travers l'histoire. Dans ce contexte, Banniard souligne la vitalité de la communication verticale:

Du dernier siècle de l'Empire romain aux temps proprement mérovingiens, la communication verticale est assurée sans aucune difficulté dans tous les pays de langue latine: la parole romaine y retentit de telle manière qu'elle porta le message chrétien directement: *viva voce* » (BANNIARD 1992, 487).

Pour la période qui va de 400 à 650, cette constatation l'amène

à mettre vivement en doute que le concept de diglossie puisse rendre un compte exact de cette situation (BANNIARD 1992, 487).

D'autre part, il confirme ce que nous venons de dire plus haut à propos de la période qui suit la Réforme carolingienne, située autour de 800:

La notion de diglossie ne serait [...] recevable, dans les pays et les siècles que nous étudions, qu'à condition d'admettre que les locuteurs étaient encore latiphones. La naissance des langues romanes signifie, au contraire, qu'en Occi-

dent latin, le diasystème s'était démembré [...]. Il s'ensuit que ce principe explicatif ne saurait, dans ce cas, rendre compte de manière satisfaisante d'une bipolarité de langue roman / latin, puisqu'il ne surmonterait pas l'hiatus constaté: au contraire, appliqué rigoureusement, il conduirait à l'effacer (*op.cit.*, 509 s.).

Face à cette argumentation bien appuyée par les témoignages métalinguistiques de l'époque, on pourrait toutefois se demander ce qui reste à dire sur la période entre 650 (date avant laquelle il est trop *tôt* pour parler de «diglossie») et 800 (date après laquelle il est trop *tard* pour en parler).

Herman, très prudent, n'exclut pas expressément une interprétation diglossique pour certaines périodes après 476:

Nous n'impliquons pas [...] qu'il y ait eu dès l'Empire une situation de diglossie, [...] – bien qu'il ne soit pas impossible qu'après la chute de l'Empire une telle situation se soit transitoirement constituée dans certains pays romanisés (HERMAN 1996, 51).

Steinbauer (2003, 514) fait commencer la situation diglossique dès 600, Van Uytfanghe un peu plus tard:

[...] la fin du VII^e ou le début du VIII^e siècle apparaît comme un tournant dans la diachronie du latin parlé (en Gaule). C'est dans cette contexture que la diglossie a pu prendre forme, permettant à la communication verticale de continuer à fonctionner dans une mesure suffisante (en dépit d'une fragilisation menaçante) pour expliquer les témoignages sociolinguistiques de l'hagiographie mérovingienne (et du début de l'époque carolingienne) relatifs à un latin encore médiatique si j'ose dire. Cette diglossie perdure jusqu'aux premières décennies du IX^e siècle, lorsque la réforme carolingienne la transforme en vrai bilinguisme latin-roman [...] (VAN UYTFANGHE 1999, 60).

Sans aucun doute, Banniard a raison d'attaquer le critère de la stabilité (⑦) qui définit, entre autres, la notion fergusonienne de «diglossie». Celle-ci est certainement trop statique pour saisir l'évolution historique d'un espace variationnel. Mais si l'on modifiait le critère ⑦, serait-il éventuellement possible de dynamiser le modèle de la «diglossie»?

2.2. Le modèle de Lüdi

La notion fergusonienne de «diglossie» a subi, au cours des décennies, des extensions – parfois inquiétantes – dans différentes directions (cf. FISHMAN 1972; LÜDI 1990, 309-312; KREMnitz 1987; 1990, 27-40; KOCH 1997, 220-222). On se demande si, dans ces conditions, elle est encore opératoire, ne serait-ce que sur le plan théorique. Lüdi (1990) tente de sortir de cette impasse en transformant, grosso modo, les critères spécifiques de Ferguson, destinés à identifier *une* situation linguistique bien précise, en paramètres dont chacun correspond à un continuum d'options et qui, dans leur ensemble, circonscrivent toute une famille de situations linguistiques comportant la coexistence de deux ou de plusieurs normes descriptives. En

simplifiant un peu l'approche de Lüdi, on peut montrer que là où Ferguson donne des valeurs positives, les paramètres de Lüdi correspondent aux *dimensions* générales que présuppose la classification d'une situation linguistique non monoglossique *quelconque* (nous reprenons ici la systématique de la liste des critères ①-⑦ présentés dans 2.1. en les transformant en paramètres ①-⑦) et en y ajoutant le paramètre ⑧, qui sera crucial pour notre analyse: 3.4.

Paramètres d'une situation linguistique selon Lüdi (1990)

- ① degré de distanciation entre L et H,
- ② type de rapport entre L et H (variétés? langues?),
- ③ répartition fonctionnelle entre L et H,
- ④ type d'acquisition de L et de H,
- ⑤ degré de standardisation respectif de L et de H,
- ⑥ prestige respectif de L et de H,
- ⑦ degré de stabilité de la situation linguistique,
- ⑧ répartition des compétences linguistiques (bilinguisme social ou non? compétences actives et / ou passives?).

Ce concept « paramétrique » nous permet de saisir de manière suffisamment précise des situations linguistiques très diverses, mais apparentées entre elles (7). La situation linguistique décrite par Ferguson (que j'appellerai désormais « situation fergusonienne ») ne correspond qu'à une constellation particulière des valeurs des paramètres établis par Lüdi. Dans notre contexte, le modèle paramétrique s'avérera d'autant plus utile qu'il est susceptible d'une historicisation. Voilà ce qui nous permet de l'appliquer à l'évolution de la situation linguistique latino-romane.

3. INTERPRÉTATION « PARAMÉTRIQUE » DE L'ÉVOLUTION DE L'ESPACE VARIATIONNEL DU LATIN TARDIF ET MÉDIÉVAL

Essayons maintenant d'appliquer, un par un, les paramètres de Lüdi à l'histoire du latin tardif et médiéval.

3.1. Degré de distanciation (①)

En ce qui concerne le plan *phonique*, nous pouvons dire que la distanciation entre différentes variétés du latin est plutôt limitée tant que la graphophonie (cf. 1.2. et 2.1.), notamment dans la communication verticale, ne s'éloigne pas trop de la phonie quotidienne de l'immédiat sans support gra-

(7) Qu'on appelle le champ entier circonscrit par ces paramètres « diglossie » (comme le fait Lüdi en considérant la situation décrite par Ferguson comme le « prototype » de ce concept très large) ou que l'on restreigne le terme de « diglossie » à la partie – très réduite – du champ qu'envisage Ferguson (cf. p.ex. KOCH 1997, 222-228), c'est une question purement terminologique une fois qu'on a « paramétrisé » le problème des situations linguistiques.

phique (8). Les problèmes n'apparaissent qu'à la suite des mesures de restauration de la Réforme carolingienne qui menacent le fonctionnement de la graphophonie.

Voilà la base de la théorie de Wright (1982), qui – nous l'avons vu dans 2.1. – ne tient pas suffisamment compte de la distanciation *grammaticale* et *lexicale* entre L et H. Tant que la graphophonie reste près de la phonie quotidienne de l'immédiat, il faut observer, par rapport au paramètre ①, les textes de l'époque, la grammaticographie prescriptive et l'histoire de la pratique de la communication verticale pour savoir ce qu'il en est de la continuité grammaticale et lexicale entre le latin de l'immédiat et celui de la distance (cf. aussi KOCH, 2008, 293-295).

Il est bien connu que l'on voit apparaître dans les textes du latin tardif certains phénomènes susceptibles de provenir du domaine de l'immédiat (cf. LÖFSTEDT 1942 / 56; 1959; SVENNUNG 1935; NORBERG 1944; STEINBAUER 2003, 513s.; diverses contributions dans HERMAN 1987; CALBOLI 1990; CALLEBAT 1995; ILIESCU / MARXGUT 1992; PETERSMANN / KETTEMANN 1999; SOLIN *et al.* 2003; ARIAS ABELLÁN 2006). On peut en conclure que les divergences croissantes entre la langue littéraire traditionnelle de la distance et les variétés de l'immédiat font naître des incertitudes même auprès des lettrés et à plus forte raison auprès des semi-lettrés.

Sur le plan de la grammaticographie, des grammairiens, qui s'adressent par définition aux lettrés, ou du moins aux semi-lettrés, signalent dès le v^e siècle – expressément ou indirectement – certaines « confusions » apparemment dues aux influences provenant du domaine de l'immédiat (Servius, fin du iv^e siècle; Consentius, v^e siècle; Pompée, v^e/vi^e? siècle; *Appendix Probi*, v^e/vi^e siècle; cf. POCETTI *et al.* 1999, 408s.; LÜDTKE 2005, 204, 290s., 495; MANCINI 2005).

En ce qui concerne la communication verticale, un premier « signe discret, mais assuré, que certaines difficultés se sont fait jour » consiste, pour Banniard, dans le fait que, selon des témoignages du vi^e siècle, la communication verticale ne fonctionne plus, en Gaule septentrionale, que grâce à la recherche consciente d'« un compromis équilibré entre les contraintes de l'intelligibilité et les exigences de la grammaticalité » (1992, 488). À partir de 650 environ, les difficultés s'accroissent visiblement. Banniard constate que « la communication verticale fonctionne désormais de manière approximative » seulement (*op.cit.*, 489) (9). À partir de 750, « une crise linguistique s'est installée irréversiblement en Gaule [sc. septentrionale] » (*ibid.*).

En fait, tous ces symptômes indiquent une distanciation grammaticale et lexicale croissante, avant même la Réforme carolingienne. Les troubles, qui

(8) Notons, entre parenthèses, qu'une telle situation rentre parfaitement dans le tableau de la situation décrite par Ferguson (1959, 335), où seules les divergences grammaticales et lexicales entrent en ligne de compte.

(9) Voilà ce qui pourrait justifier une périodisation qui fait commencer le latin médiéval autour de 650 (cf. MÜLLER-LANČIĆ 2006, 40).

se dessinent à partir du VI^e/VII^e siècle et qui s'accroissent par la suite pour finalement s'aggraver sérieusement après 750 en Gaule septentrionale, révèlent, à notre avis, que l'organisation de l'espace variationnel du latin se rapproche progressivement d'une situation fergusonienne par rapport au paramètre ①. Cette évolution se répercutera d'ailleurs aussi sur le type d'acquisition (paramètre ④; v. 3.4.). Puis, avec la Réforme carolingienne, un vrai abîme s'ouvre entre L et H. Dès lors, le latin sort de la situation fergusonienne et entre dans une situation nouvelle où le paramètre ① influe directement sur le rapport entre L et H (paramètre ②; v. 3.2.).

3.2. Rapport entre L et H (②)

L'histoire de la langue latine commence par la formation d'un espace variationnel complet englobant des variétés de l'immédiat aussi bien que de la distance conformément à la Figure 2. La distanciation croissante entre les variétés de l'immédiat (L) et la variété standard de la distance (H) crée des tensions qui se font toutefois sentir à l'intérieur de l'espace variationnel latin. Le rapport entre L et H est donc perçu, malgré toutes les complications, comme le rapport entre deux (groupes de) variétés d'une même langue, exactement comme le prévoit le modèle de la situation fergusonienne à l'égard du paramètre ② (cf. aussi HERMAN 1995 / 96, 365-368; LÜDTKE 2005, 568). Le fonctionnement de la communication verticale et la perception de l'espace variationnel sont étroitement liés entre eux. Dans la mesure où la première devient problématique, la dernière est maintenue à tout prix malgré les signes de crise de plus en plus manifestes.

La distanciation supplémentaire imposée par la Réforme carolingienne fait définitivement éclater l'espace variationnel en Gaule septentrionale. L et H sont désormais perçus comme deux langues différentes, mais apparentées qui coexistent dans le cadre d'un espace communicatif commun (cf. n. 6). De la sorte, le latin est sorti de la sphère fergusonienne par rapport au paramètre ②.

3.3. Répartition fonctionnelle entre L et H (③)

Pour mieux comprendre le problème de la répartition fonctionnelle, il faut revenir à la notion de « communication verticale ». Le Tableau 1 proposé par Banniard et la citation reproduite dans la section 1.4. semblent indiquer à première vue qu'il s'agit, en termes variationnels, d'un problème diastratique. Comme nous l'avons vu dans 1.1. et 1.4., il existait dans la communauté latinophone bien entendu des divergences diastratiques correspondant à la zone 3 de la Figure 2 (cf. MÜLLER 2001, 274-282). Or, la diversification sociale et culturelle du langage possède deux facettes: d'une part, les « schibboleths » proprement diastratiques (une forme de variation en fonction de l'usage: cf. 1.1.) et, d'autre part, la répartition des gammes

d'usage (conceptionnelles et diaphasiques). Ce qui caractérise la gamme d'usage d'un vrai lettré, c'est justement sa capacité d'« arpenter » – à travers son accès à la réalisation graphique du langage – le continuum immédiat-distance avec tout ce que cela comporte (variation des techniques communicatives et textuelles, variation des traditions discursives, variation des règles de la langue particulière en question). La gamme d'usage d'un illettré – sans accès à la réalisation graphique – est plus limitée en ce qu'il maîtrise moins bien les exigences du domaine de la distance. Il s'agit donc, là, d'un problème qui relève de l'aspect conceptionnel (zone 1 de la Figure 1).

Cela dit, il serait tout à fait erroné de réduire le problème de la communication verticale – même si elle se présente comme un contact entre lettrés et illettrés – au seul problème des « schibboleths » diastratiques (cf. aussi KOCH 2004, 621). En effet, les types de textes qui constituent la communication verticale (sermon, vie de saint, formule de droit, etc.) appartiennent essentiellement à la distance. Il s'agit d'une distance plus ou moins marquée, bien entendu, et qui s'adresse (entre autres) aux illettrés soit par voie phonique directe (correspondant au secteur II de la Figure 1), soit par voie graphophonique (passage IV → II). Les impératifs linguistiques à observer dans ces contextes découlent en premier lieu des contraintes communicatives et des nécessités des traditions discursives pratiquées et non pas des facteurs diastratiques. Les deux groupes de sujets parlants impliqués (illettrés et lettrés) se voient obligés de répondre aux contraintes de la communication verticale sur la base de leur gammes d'usage respectives. Cette situation crée forcément une asymétrie profonde entre illettrés et lettrés.

Les illettrés, jouant un rôle exclusivement passif, participent à la communication verticale malgré les limitations de leur gamme d'usage dans le domaine de la distance. Les lettrés, par contre, peuvent, de plus, jouer un rôle actif, où ce ne sont pas en premier lieu leurs « schibboleths » diastratiques qui les obligent à parler de telle ou telle manière, mais les normes linguistiques de la distance qui leur imposent de choisir une variété linguistique appropriée aux traditions discursives en question (sermon, vie de saint, formule de droit). La riche gamme d'usage dont disposent les lettrés leur permet bien entendu de faire ce choix. Quand ils se trouvent, au contraire, dans une situation communicative de l'immédiat, ils ont aussi la liberté de parler différemment. Dès qu'ils ne surveillent pas leur langue, il leur arrive, par exemple, d'escamoter, sur le plan morphologique de la langue latine, la catégorie du neutre (*opera*, f.; *mare*, m.; etc.) ou les formes de la 4^e déclinaison (*fructus* etc.) et d'employer des variantes lexicales comme *flagrare*, *propius*, etc. (cf. MANCINI 2005, 149; v. aussi supra 3.1. pour ces « confusions »). Mancini (*op.cit.*, 144ss.) réussit à identifier, par analogie à la situation de l'italien moderne, une espèce de « néo-standard » du latin qui ne coïncide ni avec le standard (traditionnel) de la distance ni avec le langage populaire. Si, d'après Banniard (1997, 29s.), une construction comme lat. *comes de civitate* a sup-

planté *comes civitatis* dans le latin parlé à partir du VII^e siècle, il faut effectivement supposer que cette innovation fait partie du « néo-standard » utilisé également par les lettrés dans le domaine de l'immédiat (mais inacceptable dans les conditions de la distance). Même s'il faut admettre qu'il existe aussi des divergences diastratiques proprement dites, il est sûr qu'il y a un fond commun de traits linguistiques partagés par les illettrés et les lettrés dans leurs communications quotidiennes de l'immédiat, mais étrangers à la variété de la distance.

Les lettrés disposent donc d'une gamme d'usage qui leur permet de puiser dans ce fond commun (pendant la communication de l'immédiat) aussi bien que d'obéir aux contraintes conceptionnelles du domaine de la distance, y compris la communication verticale. Quand ils pratiquent activement cette dernière, ils se trouvent, certes, tiraillés entre deux exigences (cf. aussi LÜDTKE 2005, 564s.): d'une part, la recherche des *compromis* nécessaires pour répondre à la gamme d'usage des illettrés, limitée du côté de la distance; d'autre part, les *tabous de mise par écrit* qui frappent certaines formes grammaticales et lexicales (all. *Schreibtabu*; cf. LÜDTKE 2005, 562). Précisons que ces derniers comportent une stigmatisation non seulement médiale, mais aussi – et surtout – conceptionnelle: les formes taboues sont indifféremment exclues de la distance graphique, phonique et graphophonique (Figure 1: IV, II et IV → II).

C'est la coïncidence de deux facteurs qui produit normalement une telle situation: 1° le purisme, c'est-à-dire la pétrification de la norme prescriptive, qui découle de la codification d'une variété standard de la distance, et 2° le changement continu dans le domaine de l'immédiat. Il est tout à fait possible qu'au début, le changement crée d'abord des divergences purement diastratiques et diaphasiques (Figure 2: zones 3 et 2). Mais plus la distanciation ① augmente, plus il incombe aux maîtres d'école de faire le tri des formes accessibles au domaine de la distance et de définir un tabou de mise par écrit pour les autres (cf. Lüdtke 2005, 107, 555s.). À la distanciation grammaticale et lexicale ① entre les variétés (cf. 3.1.) s'ajoute alors une complémentarité fonctionnelle ③ entre les formes L et les formes H selon les critères de l'immédiat et de la distance (correspondant précisément à la zone 1b de la Figure, telle qu'elle a été caractérisée dans 1.4.).

Dans le cas du latin, cette bipolarité ne s'instaure que progressivement, au cours des siècles. Le fait que la communication verticale ne fonctionne plus, en Gaule septentrionale, que de manière approximative à partir de 650 apr. J.-C. et qu'elle entre en crise après 750 (v. 3.1.) prouve que les compromis assurant la compréhension des illettrés et le tabou de mise par écrit sont de moins en moins compatibles. Dans la mesure où le tabou frappe de plus en plus de phénomènes linguistiques, l'organisation de l'espace variationnel du latin se dirige progressivement vers une situation fergusonienne par rapport au paramètre ③ avant que la Réforme carolingienne n'intervienne.

3.4. Type d'acquisition ④ et répartition des compétences linguistiques ⑧

Dans toutes les communautés linguistiques, il existe des divergences diastratiques dont l'acquisition s'effectue dans un cadre naturel. Cela n'empêche pas que dans toute société lettrée, les futures personnes lettrées – même s'ils appartiennent, de par leur naissance, à une couche supérieure – soient obligés d'apprendre à l'école certaines particularités de la variété standard de la distance. Ce facteur est pourtant négligeable tant que la langue de l'immédiat des lettrés reste proche de la variété standard.

Au départ, un tel scénario, qui correspond à un espace variationnel multiforme, s'applique, bien entendu, également à la communauté linguistique latine. Or, l'accélération des changements linguistiques dans le domaine de l'immédiat, notamment en Gaule septentrionale, après l'effondrement de l'Empire romain, implique que les variétés élevées en diastratie ont dû suivre, ne serait-ce qu'avec un certain délai, l'évolution générale. Dans une certaine mesure, les lettrés, eux aussi, contribuent d'ailleurs aux innovations du domaine de l'immédiat (BANNIARD 1993, 157s.). Il y a des aspects linguistiques internes aussi bien qu'externes qui suggèrent que les variétés de l'immédiat des illettrés et des lettrés, même si elles ne sont pas identiques, ne perdent jamais le contact entre elles.

Du point de vue interne, il faut d'abord rappeler que la phonie ordinaire des lettrés n'est pas foncièrement différente de celle des illettrés. En effet, MANCINI (2005, 148s.) identifie plus d'une quinzaine de traits phoniques qui caractérisent le parlé des lettrés (et *a fortiori* des illettrés) et qui le distinguent de la phonie des stades de langue antérieurs (et l'opposent aussi à la graphie). S'il n'y avait pas eu ces traits phoniques communs aux illettrés et aux lettrés, la pratique d'une graphophonie « ajournée » de la communication verticale (cf. 2.1.) n'aurait plus été possible. Sans nier les divergences diastratiques plus fines, on peut donc poser l'existence d'une phonie « naturelle » recouvrant, d'une manière générale, la communication quotidienne de tout le monde dans le domaine de l'immédiat aussi bien que la communication verticale dans celui de la distance (v. aussi n. 8). Elle s'opposait à une phonie « artificielle » *ad litteram* réservée à la récitation qui ne représente que la diaphasie la plus élevée du domaine de la distance (cf. HERMAN 1988, 62s.; LÜDTKE 2005, 555, 568-570, 618).

Toujours du point de vue interne, les troubles de la communication verticale proviennent – nous l'avons vu – de la distanciation croissante entre L et H aux niveaux grammatical et lexical (3.1.: paramètre ①). Une fois de plus, il ne s'agit pas d'un problème essentiellement diastratique à partir du moment où les divergences s'inscrivent dans une répartition fonctionnelle immédiat/distance (paramètre ③; Figure 2: zone 1b). Dans la grammaire et dans le lexique – différemment de ce que nous venons de décrire pour la phonie – les lettrés sont de moins en moins capables de maintenir la continuité entre les deux domaines communicatifs qu'ils maîtrisent: l'immédiat

et la distance. Les lettrés ne peuvent s'empêcher de suivre, dans leur langue de l'immédiat, l'évolution générale, du moins à certains égards (cf. 3.3.). Lüdtke (2005, 556, 578-584) met l'accent sur le problème de ce qu'il appelle « entropie »: Comme certains changements linguistiques, qui sont intervenus dans les variétés de l'immédiat, aboutissent à des pertes informationnelles irréversibles, tout locuteur, quelque érudit qu'il soit, adoptera tôt ou tard, dans son langage de l'immédiat, des innovations grammaticales et lexicales qui compensent les pertes informationnelles. Ainsi, le délabrement des distinctions casuelles favorise sans doute l'emploi de certaines prépositions. La qualité d'être lettré consiste justement à savoir quelles sont les formes grammaticales ou lexicales frappées par les incontournables tabous de mise par écrit qu'impose la distance (même sur le plan de la communication verticale).

Du point de vue externe, il faut donc considérer en premier lieu le facteur de la *socialisation* linguistique des sujets parlants qui dépend évidemment des contacts des couches sociales entre elles. Or, les futurs lettrés, même s'il proviennent d'une couche supérieure, ne grandissent pas dans un monde social clos. Leur socialisation *primaire* ne se déroule donc nullement à l'écart du monde illettré. Ce n'est qu'à cette première phase que s'ajoute une socialisation *secondaire* qui fait intervenir le monde lettré.

Le célèbre exemple de la biographie éducative de Grégoire de Tours (538-594) nous permet de reconstruire les conditions générales de l'acquisition du langage de l'époque (cf. ISING 2006; KOCH, 2008, 312s.). Tout le monde, y compris les nobles et / ou les futurs lettrés, apprenait au cours de la socialisation primaire, par voie naturelle, les variétés de l'immédiat qui ressemblaient de moins en moins à la norme de la distance. À cette compétence primaire se superposait, au cours de la socialisation secondaire, une compétence du latin de la distance. Le déroulement non linéaire de ce deuxième processus a laissé ces traces dans l'œuvre de Grégoire. À plus forte raison, d'autres grands lettrés de l'époque ont dû acquérir leur compétence du latin de la distance, sans faille aucune, à travers un processus d'acquisition institutionnelle qui les a portés loin de leur parlé de l'immédiat quotidien.

Les problèmes de l'acquisition de la norme de la distance s'aggravent, par la suite, en Gaule septentrionale. La culture des laïcs étant en déclin, les clercs commencent à les remplacer dans les chancelleries et les tribunaux à partir du VII^e et définitivement au VIII^e siècle (cf. RICHÉ 1995, 346). Étant donné que les compétences médiales et conceptionnelles vont en général de pair, la maîtrise du latin de la distance se retire donc définitivement dans les rangs du clergé (ce qui n'implique nullement que tous les clercs soient pleinement lettrés à l'époque: v. *op.cit.* 347). Or, il est évident que personne ne naît clerc. Par conséquent, l'acquisition du latin de la distance est désormais entièrement confinée à la socialisation institutionnelle ecclésiastique, du moins en Gaule septentrionale.

En résumant, nous pouvons dire qu'à partir du VI^e/VII^e siècle les dégâts de l'entropie incitent tous les locuteurs à compenser les pertes informationnelles (v. plus haut) et que la distanciation grammaticale et lexicale entre H et L s'accroît (3.1.). Inévitablement, la variété linguistique que les futurs lettrés apprennent, de manière naturelle, pendant leur socialisation primaire se distingue de plus en plus de la variété qu'ils apprendront plus tard pendant leur socialisation secondaire, institutionnelle (cf. aussi LÜDTKE 2005, 105-108, 552-559). Par là, une complémentarité fonctionnelle selon les critères de l'immédiat (L) et de la distance (H) s'instaure (3.3.). Cette bipolarité se rapproche progressivement d'une situation fergusonienne non seulement par rapport au paramètre ③, mais aussi, comme nous venons de le voir, par rapport à ④ avant même la Réforme carolingienne.

Il y a un lien évident entre le problème de l'acquisition et celui de la répartition des compétences linguistiques (paramètre ⑧). Les variétés de l'immédiat (L) appartiennent à tous les membres de la communauté linguistique latine (avec, bien entendu, des différenciations diastratiques internes, comme nous l'avons souligné à maintes reprises). Dans la mesure où la variété de la distance (H), toujours maîtrisée par les lettrés, se détache des autres variétés, il n'en reste plus aux illettrés qu'une compétence passive. Voilà la situation de « bilinguisme social asymétrique » que présuppose la communication verticale. La crise de celle-ci, provoquée par la distanciation croissante entre L et H (3.1.), implique une perte progressive même de la compétence passive de H du côté des illettrés. Le bilinguisme social, même asymétrique, est donc fortement menacé bien avant la Réforme carolingienne. Jusqu'au VIII^e siècle – nous l'avons vu – la maîtrise de H se restreint encore davantage en Gaule septentrionale si bien qu'une certaine forme de bilinguisme actif ne survit que dans une partie du clergé, sans parler du bilinguisme passif. L'éclatement définitif de l'espace variationnel latin à la suite de la Réforme carolingienne ne fait que ratifier l'absence de tout bilinguisme social.

3.5. Degré de standardisation (⑤) et prestige (⑥)

Le latin possède une variété de la distance (H) hautement standardisée depuis l'époque classique. Tant qu'il continue de former un espace variationnel unique, la prérogative de la standardisation (paramètre ⑤) appartient toujours à la variété H traditionnelle, conformément au modèle de la situation fergusonienne. La Réforme carolingienne semble confirmer cet état de choses, mais, à la longue, elle encourage l'essor d'un nouveau standard – « français » cette fois-ci – qui se formera, au cours des siècles, en passant par un variété de *scriptae* régionales, et qui se dessinera à partir de la fin du XII^e siècle seulement.

Pour ce qui est du paramètre du prestige (⑥), on observe à peu près la même évolution.

3.6. Degré de stabilité de la situation linguistique (7)

Dans la section 2.1., nous avons déjà mis en question le critère de la stabilité, en tant que valeur paramétrique fixe impliquée par le modèle de la situation fergusonienne (7). Il s'est avéré préférable de transformer les critères fixes de Ferguson (1959) en paramètres conformément au modèle de Lüdi (1990). En abandonnant au niveau du paramètre 7 le dogme de la stabilité, on parvient à dynamiser le modèle de Ferguson pour pouvoir historiciser tous les autres paramètres (1-6 et 8). Cela nous permet de concevoir l'évolution de la situation linguistique de la communauté latino-phonie, à partir de l'époque classique, comme une transformation progressive qui s'articule par rapport à ces mêmes paramètres (surtout 1, 3, 4 et 8).

5. CONCLUSION

Au départ, nous nous sommes posé la question de savoir si le latin a été « une langue comme toutes les autres » en ce qui concerne le problème de la variation linguistique. Il a bien entendu fallu y répondre par l'affirmative en ce sens que la langue historique latine, comme toutes les autres langues historiques, forme un espace variationnel englobant les quatre dimensions de la variation linguistique (cf. Figure 2): immédiat-distance (zones 1a en tant que noyau même de la variation et zone 1b sur le plan historique), diaphasie (2), diastratie (3) et diatopie (4).

Or, tout espace variationnel est soumis au changement diachronique. Évidemment le déroulement de l'histoire de la langue latine, à partir de l'Antiquité tardive, est caractérisé par des transformations profondes de l'espace variationnel (gommées, pendant un certain temps, il est vrai, par une graphie – relativement – unitaire et une graphophonie continuellement ajournée). Toutefois, il n'y a aucune unanimité pour juger de l'envergure variationnelle de ces transformations. C'est exactement dans ce contexte que se pose le problème de la « diglossie ». La critique de cette notion, faite par Banniard relativement à l'histoire du latin, nous a fait comprendre que la notion fergusonienne originale est trop statique pour rendre compte de la transformation progressive d'un espace variationnel « intact » en autre chose. La « paramétrisation » de cette notion par Lüdi s'est avérée opératoire pour saisir les changements de l'espace variationnel qui sont intervenus en Gaule septentrionale au cours des siècles et qui – disons-le – débouchent en fin de compte sur une situation « fergusonienne » avant la Réforme carolingienne (qui, elle, éliminera ensuite quelques traits essentiels de cette même situation).

En reprenant, un par un, les paramètres de Lüdi, on arrive au résultat suivant:

Application des paramètres de Lüdi (1990)

à la Gaule septentrionale jusqu'à la Réforme carolingienne

- ① degré de *dédistanciation* entre L et H: *augmente* sérieusement, au plus tard à partir de 650, et s'achemine vers une situation « fergusonienne » avant même la Réforme carolingienne;
- ② *type de rapport* entre L et H: perçues, en dépit des obstacles grandissants, comme deux *variétés* jusqu'à la veille de la Réforme carolingienne (type « fergusonien »);
- ③ *répartition fonctionnelle* entre L et H: évolution vers une répartition *conceptionnelle* du type L = immédiat / H = distance (c.-à-d. de plus en plus « fergusonienne »);
- ④ *type d'acquisition* de L et de H: naturelle pour L, de plus en plus *institutionnelle* pour H au plus tard à partir du VI^e siècle; s'achemine donc vers une situation « fergusonienne »;
- ⑤ *degré de standardisation* respectif de L et de H: seule H *hautement* standardisée avant (et pendant un certain temps après) la Réforme carolingienne (situation typiquement « fergusonienne »);
- ⑥ *prestige* respectif de L et de H: grand prestige de H uniquement (type « fergusonien »);
- ⑦ *degré de stabilité* de la situation linguistique: *transformation continue* dans le sens indiqué pour les paramètres ①, ③, ④ et ⑧;
- ⑧ *répartition des compétences linguistiques*: *recul* du *bilinguisme social* (même passif) avant la Réforme carolingienne.

L'on peut considérer que la situation fergusonienne, même si elle existe dans différentes communautés linguistiques, représente néanmoins une constellation relativement spectaculaire: il s'est instauré une répartition fonctionnelle stricte entre L et H qui est basée sur la dimension conceptionnelle de l'espace variationnel (⑤; Figure 2: zone 1b) et qui n'empêche pas L et H d'être perçues comme deux variétés d'une même langue (②) malgré la distanciation considérable qui les oppose l'une à l'autre (①; cf. KOCH 1997, 225). Dans la mesure où, en Gaule septentrionale, le latin évolue, avant la Réforme carolingienne, vers une telle situation spectaculaire, il devient effectivement une « langue pas tout à fait comme les autres ».

BIBLIOGRAPHIE

- ALBRECHT, Jörn / LÜDTKE, Jens / THUN, Harald (éds.), *Energie und Ergon. Sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie. Studia in honorem Eugenio Coseriu*, Tübingen 1988 (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 300).
- ARIAS ABELLÁN, C. (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif VII*, Sevilla 2006.
- BANNIARD, M., *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris 1992 (Collection des études augustinienne, Série Moyen-Âge et temps modernes, 25).

- , « Latin tardif et français pré-littéraire: observations de méthode et de chronologie », dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 88 (1993) 139-162.
- , *Du latin aux langues romanes*, Paris 1997 (« 128 »).
- BERRUTO, G., « Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche », dans *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, éd. SOBRERO, A. A., Rome/Bari 1993, 37-92.
- BERSCHIN, H. / BERSCHIN, W., « Mittellatein und Romanisch », dans *Zeitschrift für Romanische Philologie* 103 (1987) 1-19.
- BERSCHIN, H. / FELIXBERGER, J. / GOEBL, H., *Französische Sprachgeschichte. Lateinische Basis, interne und externe Geschichte. Sprachliche Gliederung. Mit einer Einführung in die historische Sprachwissenschaft*, München 1978.
- CALBOLL, G. (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif II*, Tübingen 1990.
- CALLEBAT, L. (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif IV*, Hildesheim 1995.
- COSERIU, E., « Das sogenannte Vulgärlatein und die ersten Differenzierungen in der Romania », dans *Zur Entstehung der romanischen Sprachen*, éd. KONTZI, R., Darmstadt 1978 (Wege der Forschung, 162), p. 257-291.
- , « Die Begriffe 'Dialekt', 'Niveau' und 'Sprachstil' und der eigentliche Sinn der Dialektologie », dans ALBRECHT et al. 1988, I, p. 15-43 (= 1988a).
- , « 'Historische Sprache' und 'Dialekt' », dans ALBRECHT et al. 1988, I, p. 45-53 (= 1988b).
- ERNST, G. / GLEßGEN, M.-D. / Schnitt, Chr. / SCHWEICKARD, W. (éds.), *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen / Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*. 3 vol., Berlin / New York 2003ss. (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 23).
- FERGUSON, Ch. A., « Diglossia », dans *Word* 15 (1959) 325-340.
- FISHMAN, J. A., *The Sociology of Language*, Rowley 1972.
- HALLIDAY, M. A. K., *Language as Social Semiotic. The Social Interpretation of Language and Meaning*, London 1978.
- HERMAN, J. (éd.), *Latin vulgair – latin tardif*, Tübingen 1987.
- , « La situation linguistique en Italie au VI^e siècle », dans *Revue de Linguistique Romane* 52 (1988) 55-67.
- , « The end of the history of Latin », dans *Romance Philology* 49 (1995/96) 364-382.
- , « Les variétés du latin », dans HOLTUS et al., II, 1, 1996, p. 44-61.
- HOLTUS, G. / METZELTIN, M. / SCHMITT, Chr. (éds.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. 8 vol., Tübingen 1988-2005.
- ILIESCU, M. / MARXGUT, W. (éds.), *Latin vulgaire – latin tardif III*, Tübingen 1992.
- ISING, M., *Der Übergang Latein-Romanisch. Zum Zusammenwirken internen Sprachwandels und externer Faktoren*, Tübingen 2006 (Mémoire de Maîtrise).
- KIESLER, R., *Einführung in die Problematik des Vulgärlateins*, Tübingen 2006 (Romanistische Arbeitshefte, 48).

- KLOSS, H., *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800*, Düsseldorf²1978 (Sprache der Gegenwart, 37).
- KOCH, P., « Une langue comme toutes les autres: latin vulgaire et traits universels de l'oral », dans CALLEBAT 1995, p. 125-144.
- , « Diglossie in Frankreich? », dans *Frankreich an der Freien Universität. Geschichte und Aktualität*, éd. ENGLER, W., Stuttgart 1997 (Beihefte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 23), p. 219-249.
- , « 'Gesprochen / geschrieben' – eine eigene Varietätendimension? », dans *Texte und Kontext in Sprachen und Kulturen. Festschrift für Jörn Albrecht*, éds. GREINER, N. / KORNELIUS, J. / ROVERE, G., Trier 1999, p. 141-168.
- , « Romanische Sprachgeschichte und Varietätenlinguistik », dans ERNST et al., I, 2003, p. 102-124.
- , « Sprachwandel, Mündlichkeit und Schriftlichkeit », dans *Zeitschrift für romanische Philologie* 120 (2004) 605-630.
- , « Le latin – langue diglossique? », dans *Zwischen Babel und Pfingsten / Entre Babel et Pentecôte. Sprachdifferenzen und Gesprächsverständigung in der Vormoderne (8.-16. Jahrhundert) / Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e siècle)*, éd. MOOS, P. VON, Zürich/Berlin 2008 (Gesellschaft und individuelle Kommunikation in der Vormoderne / Société et communication individuelle avant la modernité, 1), 287-316.
- KOCH, P. / OESTERREICHER, W., *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen 1990 (Romanistische Arbeitshefte, 31).
- , « Langage parlé et langage écrit », dans HOLTUS et al., I, 2, 2001, p. 584-627.
- , *Lengua hablada en la Romania: español, francés, italiano*, Madrid 2007 (Biblioteca Románica Hispánica, II, 448).
- , « Comparaison historique de l'architecture des langues romanes », dans ERNST et al., III (sous presse), 2575-2610.
- KREMnitz, G., « Diglossie / Polyglossie », dans *Sociolinguistics / Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society / Ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*. éds. AMMON, U. / DITTMAR, N. / MATTHEIER, K., vol. I, Berlin / New York 1987, p. 208-218.
- , *Gesellschaftliche Mehrsprachigkeit. Institutionelle, gesellschaftliche und individuelle Aspekte. Ein einführender Überblick*, Wien 1990.
- LODGE, R. A., *French. From Dialect to Standard*, London/New York 1993.
- LÖFSIEDT, E., *Syntactica. Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins*. 2 vol., Lund²1942/1956.
- , *Late Latin*, Oslo 1959.
- LÜDI, G., « Diglossie et polyglossie », dans HOLTUS et al., V, 1, 1990, p. 307-334.
- LÜDTKE, H., « Die Entstehung romanischer Schriftsprachen », dans *Vox Romanica* 23 (1964) 3-21.
- , *Geschichte des romanischen Wortschatzes*. 2 vol., Freiburg/Br. 1968.

- , *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation*, Kiel 2005 (Dialectologia pluridimensionalis Romanica, 14).
- MANCINI, M., « La formazione del "neostandard" tardolatino: il caso delle *differentiae uerborum* », dans *Latin et langues romanes. Études de linguistique offertes à József Herman à l'occasion de son 80^{ème} anniversaire*, éd. KISS, S. / MONDIN, L. / SALVI, G., Tübingen 2005, p. 135-153.
- MCKITTERICK, R., *The Carolingians and the Written Word*, Cambridge 1989.
- MOLINELLI, P., « Per una sociolinguistica del latino », dans ARIAS ABELLÁN 2006, p. 463-474.
- MÜLLER, R., *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, München 2001 (Zetemata, 111).
- MÜLLER-LANCÉ, J., *Latein für Romanisten. Ein Lehr- und Arbeitsbuch*, Tübingen 2006.
- MULJAČIĆ, Ž., « L'enseignement de Heinz Kloss. Modifications, implications, perspectives », dans *Langages* 83 (1986) 53-63.
- NABRINGS, K., *Sprachliche Varietäten*, Tübingen 1981 (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 147).
- NORBERG, D., *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, Uppsala 1944.
- OESTERREICHER, W., « Sprechfähigkeit, Einzelsprache, Diskurs und vier Dimensionen der Sprachvarietät », dans ALBRECHT et al., II, 1988, p. 355-386.
- , « 'Die Sprache der Freiheit' – Varietätenlinguistische Präzisierungen zur Historiographie von Sprachpolitik und Sprachauffassung der Französischen Revolution », dans *Understanding the Historiography of Linguistics. Problems and Projects*, éd. HÜLLEN, W., Münster 1990, p. 117-136.
- , « L'oral dans l'écrit. Essai d'une typologie à partir des sources du latin vulgaire », dans CALLEBAT 1995, p. 155-190.
- ONG, W. J. *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London/New York 1982.
- PETERSMANN, H. / KETTEMANN, R. (éds.) *Latin vulgaire – latin tardif V*, Heidelberg 1999.
- POCETTI, P. / POLI, D. / SANTINI, C., *Una storia della lingua latina*, Rome 1999.
- PULGRAM, E., « Spoken and written Latin », dans *Language* 26 (1950) 458-466.
- RICHÉ, P. *Éducation et culture dans l'Occident barbare. VI^e-VIII^e siècle*, Paris ⁴1995 (Points: Histoire, 195).
- SELIG, M. *Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein. Romanischer Sprachwandel und lateinische Schriftlichkeit*, Tübingen 1992 (ScriptOralia, 26).
- SÖLL, L., *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin ³1985 (Grundlagen der Romanistik, 6).
- SOLIN, H. / LEIWO, M. / HALLA-AHO, H. (éds.), *Latin vulgaire – latin tardif VI*, Hildesheim 2003.
- STEINBAUER, D. H., « Lateinische Sprachgeschichte », dans ERNST et al., I, 2003, p. 504-515.

- SVENNUNG, J., *Untersuchungen zur Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Uppsala 1935.
- TAGLIAVINI, C., *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*, Bologne ⁶1972.
- VAN UYTFANGHE, M., « La diglossie dans les études latino-romanes: concept opératoire ou source de malentendu? », dans PETERSMANN / KETTEMANN 1999, p. 59-60.
- WRIGHT, R. *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool 1982.